la Danse de l'enchanteresse

UN FILM DE ADOOR GOPALAKRISHNAN
ET BRIGITTE CHATAIGNIER

Presse : François Vila
64 rue de Seine 94140 Alfortville
Tél. : 01 43 96 04 04 - 06 08 78 68 10 - francoisvila@aol.com

Distribution : Les Films du Paradoxe
Tél. : 01 46 49 33 33 - Fax : 01 46 49 32 23 - films.paradoxe@wanadoo.fr

Photos et dossier de presse disponibles sur le site :
www.filmsduparadoxe.com

LES FILMS DU PARADOXE
présentent

la Danse de l'enchanteresse

UN FILM DE ADOOR GOPALAKRISHNAN ET BRIGITTE CHATAIGNIER

France / Inde - 2008 - 1h15 - 35 mm - VOSTF - Couleur

sortie nationale le 8 octobre 2008

la Danse
de l'enchanteresse

synopsis

Ce film nous entraîne dans l'univers raffiné du *Mohini Attam*, cette danse du Kerala, en Inde du Sud, pratiquée exclusivement par des femmes. Nous suivons plusieurs Maîtres livrant en alternance l'assise de leur art à leurs disciples, dans un échange profondément respectueux, mais aussi une jeune fille dont les sentiments se reflètent dans la traversée des danses, des chants et de la musique.

Ce qui compte derrière le particulier et la vie, c'est ce qui accède à l'universel et à l'art. Au-delà de l'homme, se cache le dieu ; en la femme, l'héroïne…

la Danse de l'enchanteresse

entretien avec Brigitte Chataignier

Depuis vingt ans, vous êtes devenue une des rares artistes à danser le* Mohini Attam*, une des sept danses classiques de l'Inde avec le* Bharata Natyam*, le* Kuchipudi*, le* Kathak*, le* Kathakali*, le* Manipuri *et l'*Odissi*. Pouvez-vous revenir sur la genèse de votre formation au Kerala, cet Etat situé au Sud Ouest de l'Inde ?

Avant de faire le pas décisif de quitter la France pour l'Inde en 1987, en complément à ma formation de danseuse contemporaine, j'avais déjà fait un certain travail autour du mime, du théâtre corporel et du yoga. Je m'intéressais beaucoup à l'Orient. Puis, peu à peu, je me suis familiarisée avec des modes de transmission traditionnels auprès de Maîtres qui ont été déterminants, et j'ai développé une attirance pour l'Inde, son art et sa culture. Michel Lestréhan, lui-même danseur et chorégraphe, m'a incitée à le rejoindre au Kerala…

Là, je me suis lancée dans un long apprentissage du *Mohini Attam* en suivant l'enseignement du Maître Kalamandalam Leelamma à l'Ecole du Kalamandalam, avant de rejoindre le Maître Kalamandalam Kshemavathy. J'ai commencé à danser dans la troupe de cette dernière, puis en solo, tant dans les festivals que dans les temples, tout en continuant à recueillir l'enseignement de grands maîtres, dont Sreedevi Rajan. En parallèle, j'ai aussi étudié le chant carnatique et certains rôles du théâtre *Kathakali*, tout en m'initiant à d'autres formes d'arts traditionnels comme le *Kalarippayat*, un art martial.

Par conséquent, pendant six ans continus (soutenue dans mon travail

par des bourses françaises et indiennes), suivis de très nombreux voyages, j'ai partagé de près la vie quotidienne des habitants du Kerala. À présent, j'y vis toujours une partie de l'année.

Quelles sont les origines de cette danse ?

Il règne autour de l'origine et de l'évolution de cette danse un mystère qui met en question les différentes explications livrées par les spécialistes. Tout au moins est-il possible d'affirmer que le *Mohini Attam* vient de la tradition, ancienne en Inde, des danseuses de temples appelées *devadasis* ou « servantes de dieu ». La danseuse de *Mohini Attam* est héritière et dépositaire de cette tradition millénaire.
On retrouve par ailleurs des points communs entre cet art et les danses collectives en cercle pratiquées par les femmes dans les villages du Kerala, mais aussi avec le Théâtre dansé *Kathakali*, le *Nangiar Kuttu* (une forme féminine du théâtre sanscrit) et même le *Bharata Natyam*.

Le* Mohini Attam *puise son origine mythologique dans les récits consacrés à Vishnu, le dieu protecteur de la trinité hindou…

Oui. Etymologiquement, *Mohini* veut dire « L'Enchanteresse », *Attam* se traduit par « Danse ». Selon la légende issue des *Puranas*, parmi les anciens textes fondateurs de l'hindouisme, le dieu Vishnu aurait pris l'apparence de la nymphe Mohini afin de convaincre les démons de lâcher l'*Amrita*, l'élixir d'immortalité, qu'ils avaient dérobé aux Dieux durant le barattage de la mer de lait.

avec Brigitte Chataignier

Dans le film, en prologue, un premier chant sur fond de ciel nous emporte vers cet épisode de la mythologie indienne. Plusieurs récits entourent la figure de Mohini. La particularité du mythe de Mohini est l'association de ce pouvoir de séduction à l'essence féminine de l'être humain, non pour défier, combattre et anéantir l'ennemi, mais pour l'enchanter et le neutraliser en utilisant la beauté et le charme.

Vous êtes parvenue, avec Adoor Gopalakrishnan, coréalisateur du film, à représenter cette tradition de l'enchantement, une gageure…

Le film nous emmène par strates dans cet univers du *Mohini Attam*, avec ses qualités de calme, de douceur et de lenteur, qui sont liées à la nature luxuriante du Kerala, et ce faisant, il développe en effet tout un imaginaire. Il saisit cette danse et son interprète, évoluant en harmonie avec l'univers et allant jusqu'à être la *shakti*, l'énergie féminine. Le spectateur expérimente cet enchantement.

Ce film s'articule également autour d'une sorte de triptyque composé de l'enseignement des maîtres, de séquences dansées et d'un choix de lieux d'une profonde beauté.

Ce qui reste central, c'est surtout cette relation unique, particulière et déterminante, entre le Maître et son disciple. En Inde, traditionnellement, c'est une relation à vie. Parce que la transmission s'appuie sur un processus d'écoute, d'observation et de mimétisme – en tout cas dans un premier temps – le disciple doit partager la vie du Maître : être le

plus longtemps possible à ses côtés, le voir créer, le voir enseigner aux jeunes élèves, l'assister et le servir, suivre sa quête et observer sa manière d'être au monde. Le film le fait sentir par touches, mettant en scène le Maître dans ses temps de transmissions, comme à sa cuisine, cuisant des galettes de riz, des *dosas*.
Certes, nous disposons de traités qui exposent les principes, les techniques et les particularités de la danse indienne, comme le très ancien *Natya Shastra*, mais la tradition du *Mohini Attam*, tout en se rattachant à ces textes, reste de nos jours une tradition orale.

Mais là c'est vous, le disciple, qui mettez en scène vos Maîtres !

Oui, ce film est un hommage rendu à mes Maîtres – du moins à certains d'entre eux, tous ne pouvant y figurer : dans la traversée des danses, nous suivons Sreedevi Rajan, Kalamandalam Leelamma et Kalamandalam Kshemavathy.
Chacune est mise en scène livrant à sa manière l'assise de son art, avec simplicité et précision. Toutes s'inscrivent dans une lignée reconnue et sont dans une transmission rigoureuse du *Mohini Attam*, tout en proposant des interprétations personnelles. J'ai choisi en effet de m'attacher principalement aux deux styles traditionnels de cet art du Kerala : le style *Kalamandalam* et le style *Kalyanikutty Amma*, avec les maîtres qui en détiennent la tradition. Le fait de connaître depuis des années ces Maîtres qui tenaient ici les rôles principaux nous a permis d'installer un climat de sérénité et de confiance dans notre travail.

avec Brigitte Chataignier

La réalisation de ce film est-elle votre contribution artistique à la transmission ?

Oui, bien sûr, j'ai eu envie de graver sur la pellicule la mémoire (même partielle) d'un art et d'une époque dans un pays en pleines mutations. Pour réaliser ce projet, j'ai voulu travailler avec le cinéaste kéralais Adoor Gopalakrishnan, non seulement un des plus grands Maîtres du cinéma indien aujourd'hui, mais aussi un homme familier des arts traditionnels.
Ensemble, nous avons cherché à permettre au spectateur d'approcher les codes et les traits distinctifs du *Mohini Attam* – la féminité, la grâce, la subtilité. Parfois, la caméra finit par adopter la place même du disciple, sa gestuelle et sa retenue, avec des mouvements d'une grande douceur. C'est un regard qui laisse place à la contemplation.

Comment avez-vous choisi les danseuses ?

J'ai choisi des danseuses ayant atteint des étapes différentes dans la maîtrise de leur art – des figures de Maîtres comme la doyenne du *Mohini Attam*, Kalamandalam Satyabhama, à une enfant d'une petite dizaine d'années récitant une prière d'initiation.
Les disciples ont été déterminés en étroite collaboration avec les Maîtres. Ce sont ou de jeunes danseuses en apprentissage, qui parallèlement poursuivent des études, ou des danseuses plus accomplies qui sont entrées dans la vie professionnelle, héritières parfois d'une tradition familiale comme Smitha Rajan[1], Krishna Prya[2],

Anita Potti[3], Sangeetha Gopi[4], Pallavi Krishnan, Neena Prassad et qui ponctuent par leur danse le déroulement du film.

Vous montrez les jeunes danseuses s'exerçant aux* Navarasa, *c'est-à-dire à exprimer les neuf sentiments de base.

Oui. Il s'agit de « la classe assise » montrant les expressions du visage pour dire l'amour, la tristesse, la colère, l'héroïsme, le mépris, la peur, le dégoût, l'émerveillement et la sérénité – avant la récitation des *mudras*, le langage gestuel des mains. Le *Mohini Attam*, tout de grâce et de douceur, par son tempo lent et modéré, accorde de fait une grande place à l'*abhinaya*, l'expression des sentiments.
Dans ce style *lasya* (ou féminin et gracieux), composé de cercles, de courbes et de spirales, sont privilégiés l'amour, la tristesse et la dévotion : les poèmes racontent la séparation, l'espoir, les retrouvailles avec des mouvements aisés et naturels, sans ruptures, où la ligne d'un corps ondule souplement. Les sentiments exprimés sont universels.
La danse, la musique et la poésie constituent un seul véhicule, dont le pouvoir est de réveiller en nous des émotions.

Les jeux du regard, le travail des mains, des pieds, les mouvements circulaires du bassin forment un langage gestuel d'une grande précision de sens. Comme des mots, ces gestes sont le vocabulaire utilisé pour raconter une histoire. Parlez-nous du sens de cette expression gestuelle.

Le *Mohini Attam* est un art tout en réserve. Tout se joue sur le sens symbolique. Il existe deux types de langage : le *natyadharmi*, un

[1] Fille de Sreedevi Rajan. [2] Fille de Leelamma. [3] Disciple de Leelamma. [4] Disciple de Sreedevi Rajan.

langage qu'il faut apprendre, codé, raffiné et stylisé. Et le *lokhadharmi*, un langage naturaliste compréhensible par tout le monde. Pour le public, l'écoute des textes chantés facilite la compréhension des expressions du visage et de la gestuelle des mains. Tous ces gestes sont effectivement utilisés pour raconter une histoire.
Plus précisément, la danseuse de *Mohini Attam*, en costume blanc, ornée d'or et parée de jasmin (comme le veut la tradition du Kerala), peut, par exemple, s'incarner en une héroïne noble se livrant à Sakhi, sa confidente, ou s'adressant à son bien-aimé (dont l'image se superpose ici à celle de Krishna), ou encore en sa confidente Sakhi pour inciter Krishna à la retrouver… Les héroïnes représentées sont notamment des femmes qui attendent leur bien-aimé, ou qui ont été délaissées. Cette relation au bien-aimé est métaphorique. La danse devient alors un hymne à l'amour absolu, une ultime invocation à l'être espéré.

Parallèlement aux scènes de transmission et de danse, se tisse l'histoire contemporaine d'une jeune danseuse partagée entre la dévotion à son art et l'espoir d'épouser son bien-aimé.

Oui, nous avons imaginé ensemble, Adoor et moi, cette jeune fille qui rêve d'un bien-aimé. Cet homme que l'on voit par intermittences est du côté de la vie. Elle l'attend, ils s'aperçoivent. Un bébé naîtra... C'est du moins ce que le spectateur peut imaginer d'après les quelques indices qui lui sont donnés. Au long du film, les poèmes amoureux qui sont chantés viennent refléter les différents sentiments qu'éprouve la

la Danse
de l'enchanteresse

jeune fille. Ainsi se tisse le lien entre la danse et la vie. L'important était que cette histoire demeure très subtile afin que le spectateur puisse se laisser porter avant tout par la beauté, tout en ayant accès à plusieurs interprétations possibles.
Finalement, deux figures sont représentées, celle du Maître quel qu'il soit, et celle de la jeune Keralaise pleine de romantisme. Elles peuvent apparaître comme deux temps possibles de la vie d'une femme.

Si l'on comprend que pour cette jeune fille le mariage met fin à sa vie de danseuse, votre film ne contient-il pas aussi une dimension dramatique ?

Effectivement, l'on peut penser que pour cette jeune fille le mariage met fin à sa vie de danseuse. Parallèlement à d'autres, cela reste une hypothèse plausible, d'autant que des événements de la vie réelle (comme la scène du sari ou celle de la bijouterie) se glissent dans le film. J'ai en effet pu observer qu'après leur mariage, beaucoup de danseuses arrêtent de pratiquer leur art – ou se limitent à l'enseigner. Même si l'Inde est moderne, cela existe encore.

Un épisode du film nous rappelle combien cette danse a failli disparaître. Pouvez-vous revenir sur les moments névralgiques de cette danse ?

Un bref aperçu historique de son époque contemporaine est donné dans le film à travers des répliques échangées par un groupe de musiciens dans un bus après un spectacle. Ces derniers évoquent le Maharaja Swati Tirunal, un intercesseur essentiel pour le *Mohini Attam*

au XIX^{ème} siècle qui a composé une grande partie du répertoire de cet art. À la mort de ce royal protecteur, cette danse est tombée en discrédit.
Les danseuses, considérées comme des femmes de mauvaise vie, sont chassées, et leur danse, perçue comme provocatrice et subversive, est condamnée à disparaître. Cette danse avait été oubliée avant les années 1930, époque où le poète Vallathol la réhabilite en fondant l'Ecole du Kalamandalam, entouré de quelques experts et artistes. Depuis avec le travail des Maîtres, le *Mohini Attam* s'est développé et enrichi d'un large répertoire.

LA DANSE DE L'ENCHANTERESSE est votre premier long métrage, pourquoi souhaitiez-vous passer par le cinéma pour donner à voir cette danse ?

Pour la danse, l'image est le médium le plus fidèle. J'avais déjà effectué des captations en Inde. Le *Mohini Attam* est au cœur de mon activité artistique, et une force vitale en perpétuel renouvellement : en 1995, j'ai ainsi fondé avec Michel Lestréhan (qui a longuement travaillé le *Kathakali* comme le *Kalarippayat*) la Compagnie Prana dont l'orientation est double, alliant création et conservation des arts traditionnels du Kerala. Peu à peu, l'idée d'un film a germé chez moi. D'un film qui permettrait de faire connaître cet art en Occident, mais aussi de créer une trace et donc, de fixer, pour l'Inde, la saveur de cette danse attachée au Kerala.

Comment s'est passée votre collaboration avec le cinéaste kéralais Adoor Gopalakrishnan ?

J'ai initié ce projet avec le soutien d'Hélène Lecoeur d'Idéale Audience et de Frédéric Mitterrand, avant de le concrétiser avec Christophe Delsaux et Céline Maugis de la production LA VIE EST BELLE. Assez rapidement, le cinéaste Adoor Gopalakrishnan dont j'admirais les réalisations m'est apparu avec évidence comme la seule personne, pouvant entrer avec moi dans cette aventure. Le cinéma d'Adoor a une majesté, notamment par son traitement de la lumière, qui répondait à celle du *Mohini Attam*.
Nous avons longuement préparé le tournage en amont, en pensant chaque séquence. Nous étions d'accord sur la sensibilité et l'atmosphère du film ; nous voulions saisir l'essence du *Mohini Attam*, tout en nous mettant en quête d'un pan de l'histoire de l'Inde en passe de disparaître. Lors du tournage, nous faisions plusieurs répétitions avant les prises.

Ce film est-il aussi destiné au public indien ?

Oui, absolument, je voulais faire un film pour l'Inde et pour l'Occident, et je souhaitais respecter les paramètres indiens pour que le film porte en lui l'aura de respect et de réserve propre au *Mohini Attam*.
Aussi Adoor, avec son chef opérateur, M.J Radhakhrishnan, a-t-il choisi de cadrer ses images en restant à une certaine distance, pour préserver une certaine pudeur tout en plaçant le *Mohini Attam* dans son environnement.

Et les décors. Comment les avez-vous choisis ?

Nous avons choisi de montrer une vision presque idéale du *Mohini Attam* en rendant compte de l'environnement dans lequel il a été créé et se transmet encore aujourd'hui. Nous avons cherché à en restituer toute la poésie, le parfum, la nature tropicale, le cadre des villages avec ses chants d'oiseaux, mais aussi en pénétrant dans les temples, ces hauts lieux où se perpétuent les rites ancestraux ; ou encore, en traversant la ville bruyante pleine d'aspiration moderne.

Ces espaces que le spectateur traverse sont porteurs d'une charge symbolique.

L'histoire de certains les lie effectivement au Maharaja Swati Tirunal, comme par exemple ses palais de Trivandrum et de Padmanabhapuram, ou encore le temple de Tiruvattar dans l'Etat du Tamil Nadu.
Nous pénétrons par ailleurs dans un petit temple de village dédié à Shiva (dans la séquence du Maître faisant sa prière matinale).
L'Ecole du Kerala Kalamandalam, ce haut lieu pour les connaisseurs des Arts du Kerala, est également saisie à travers son théâtre Kuthambalam. Mais parallèlement à ces lieux historiques, la caméra s'est aussi installée dans des endroits plus intimes comme des maisons traditionnelles avec leurs cours carrées et leurs vérandas.
Concrètement, le film est travaillé par des jeux de contrastes et d'oppositions (extérieur/intérieur ; clair - obscur/luminosité franche ; vitesse des temps nouveaux/lenteur du langage du *Mohini Attam*…).

Quel est ce palais où l'on voit danser la jeune héroïne ?

La jeune fille danse précisément dans une pièce où se tenaient les danseuses de la cour du Prince Swati Tirunal. Nous souhaitions rendre hommage à ce Maharaja du XIX^{ème} siècle, poète et musicien. Ses compositions sont mises en valeur dans le film.

Parlez-nous de la musique du* Mohini Attam *: elle tient une grande place dans le film...

La musique liée au *Mohini Attam* résulte de deux styles traditionnels : le style *carnatique* classique de l'Inde du Sud, virtuose et très varié, et le style dit *sopana*, propre au Kerala, plus sobre et épuré. Sa particularité est d'être inséparable d'un chant expressif (*abhinayasangueetam*) : le chanteur suit chaque mouvement et intention de la danseuse et lui communique ses émotions.
Son chant, avec ses infinies variations, constitue ici, dans le film, quasi la seule parole – les échanges dialogués se faisant très rares : il dit par des poèmes l'amour (*sringara*) dans toutes ses facettes - dont la tristesse de la séparation (*viraham*) – , parallèlement à la dévotion (*bakhti*).
La musique qui accompagne le *Mohini Attam* mêle les percussions – le *mridangam* (tambour ovale à deux peaux), l'*edaykka* (petit tambour à tension variable) et les cymbales – , la *vina* (instrument à cordes) ou le violon, ainsi que la flûte pour soutenir le chant.
LA DANSE DE L'ENCHANTERESSE réunit un grand nombre de musiciens qui m'accompagnent pour certains dans mes spectacles

depuis de nombreuses années. Plusieurs sont reconnus au Kerala comme étant également des musiciens solistes qui se produisent en concert. Grâce à eux, la musique tient une grande place dans le film : écouter est aussi important que voir.

Entretien réalisé par Gaillac-Morgue avec l'aide de Brigitte Prost

les Maîtres
(par ordre d'apparition)

Sreedevi Rajan
Fille de Kalamandalam

Kalyanikutty Amma qui fut l'instigatrice d'un deuxième style de *Mohini Attam*, au côté de celui de l'école du Kalamandalam et mère de la danseuse Smitha Rajan, Sreedevi Rajan dévoue sa vie à la danse : elle a créé sa propre école (Nrithyakshetra) où elle préserve par l'enseignement le style Kalyanikutty Amma. Elle a composé plusieurs chorégraphies à partir d'épopées mythologiques, mais aussi de récits contemporains et travaille aujourd'hui sur *Les Neuf Keerthanam* de Muthuswami Dikshitar. Elle a reçu notamment la « Senior Fellowship » du Ministère des Ressources Humaines et le prestigieux « Natya Sreesta ».

Kalamandalam Leelamma

Leelamma est l'héritière et la disciple de Kalamandalam Sathyabhama. Elle enseigne le *Mohini Attam* depuis 1973 à l'Ecole du Kalamandalam, berceau des arts traditionnels - maintenant université, mais aussi, plus ponctuellement à l'étranger, notamment à l'ARTA avec Kalamandalam Kshemavathy. Membre du comité de l'Université de Shankara Sanskrit, elle a créé sa propre formation (Swathichitra) et a reçu plusieurs distinctions du Ministère de la Culture en Inde pour ses recherches de chorégraphe (dont la « Senior Fellowship »).

Kalamandalam Sathyabhama

Disciple directe du Maître Chinnammu Amma dans les années 50, Sathyabhama dirigea l'Ecole de danse du Kalamandalam de 1964 à 1993.
Elle chorégraphia de nombreuses danses enseignées au Kalamandalam et reçut notamment le Prix de la « Kerala Sangueet Natak Academy » en 1976, le Grand Prix du Kalamandalam en 1988, ainsi que cette année, en 2008, le prix de Guruvayur.

Kalamandalam Kshemavathy

Danseuse et chorégraphe de *Mohini Attam* (qu'elle a étudié au Kalamandalam auprès de Chinnammu Amma et Sathyabhama), Kshemavathy est aussi experte en *Bharata Natyam* et en *Kuchipudi*.
En 1964, elle fonde sa propre école de danse à Trichur (Kerala Kalamandiram) qui accueille de nombreux élèves. Son passage au Festival d'automne de 1981 marque fortement les mémoires car le *Mohini Attam* est alors une découverte pour le public occidental.
Elle fut honorée par de nombreux prix en Inde dont le « National Award » de la Sangeet Natak Academy.

Adoor Gopalakrishnan

Né au Kerala en 1941 dans une famille passionnée de Théâtre *Kathakali*, Adoor Gopalakrishnan a fait des études d'économie et de sciences politiques, puis est entré en 1962, à l'Institut du film et de la télévision de Puna, dont il sort diplômé. En 1965, il fonde la société de films Chitralekha de Trivandrum ainsi que la première coopérative de production et de distribution de films en Inde.

Il a reçu le prestigieux prix International Fipresci à cinq reprises et a été honoré en 2003 du titre de Commandeur des Arts et des Lettres en France, mais aussi en 2005 du Phalke Award. Des retrospectives de son oeuvre ont eu lieu notamment à Londres, Helsinki, La Rochelle, Nantes, Munich, New York, La Cinémathèque à Paris.

Adoor Gopalakrishnan a réalisé dix longs métrages et quelques documentaires (comme L'EAU DU GANGE en 1985 ou KALAMANDALAM GOPI en 1999).

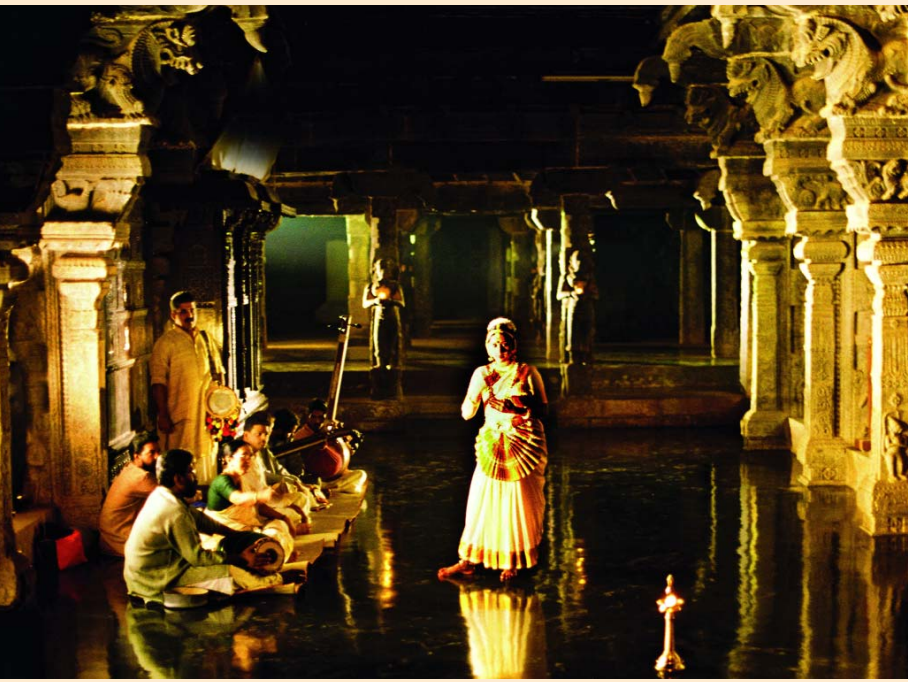
Caractérisés par la mise en tension de l'individu et de la société, l'importance donnée à chaque détail et surtout à la lumière, ses films restent aujourd'hui des chefs-d'œuvres incontestés.

Filmographie : QUATRE FEMMES (2007) - LE SERVITEUR DE KALI (2002) L'HOMME DE L'HISTOIRE (1995) - L'HOMME SERVILE (1993) - LES MURS (1990) - MONOLOGUE (1987) - FACE À FACE (1984) - LE PIÈGE À RATS (1981) L'ASCENSION (1977) - SON PROPRE CHOIX (1972).

Brigitte Chataignier

A l'origine, Brigitte Chataignier a reçu une formation de danse classique et contemporaine, de mime et de yoga. En 1986, elle découvre avec passion le *Mohini Attam* et l'étudie sept années durant en Inde auprès de plusieurs Maîtres auxquels elle reste toujours liée. Parallèlement, elle travaille le chant *carnatique*, des rôles féminins du *Kathakali*, des fondamentaux du *Kalarippayat*. En France, avec Michel Lestréhan, elle fonde en 1995 à Rennes, la Compagnie Prana. Depuis elle partage son temps entre l'Inde et la France. Danser le *Mohini Attam* est au cœur de son activité artistique. Elle est invitée sur les scènes françaises (Théâtre de la Ville, La Villette, Musée Guimet…), mais aussi au Kerala dans les temples et lors de prestigieux festivals indiens. Par ailleurs, elle réalise de précieuses captations audiovisuelles en Inde. Mais sa recherche est aussi du côté de la création contemporaine. Elle chorégraphie, respectivement en 1995, 1997, 2002 et 2005 LES VÊPRES DES GRENOUILLES, AMBA, LA CHAMBRE DES VERTIGES et ELÉMENTAIRE. En 2004, elle collabore à une création de l'Opéra de Rennes, LAKMÉ de Léo Delibes. Depuis l'automne 2007, elle présente en tournée sa dernière création, GOPIKA, réalisée avec un groupe de danseuses indiennes. Enfin, elle enseigne ponctuellement au TNB, au CCNRB, comme à l'ARTA, à l'Université Rennes 2, au CFMI, à Folie Musique et au Centre Tapovan. Elle a obtenu différentes bourses de l'ICCR et du Ministère des Affaires Etrangères et, en 2001, elle a été lauréate du Programme Sanskriti de l'AFAA.

la Danse de l'enchanteresse



Fiche technique

Réalisation Adoor Gopalakrishnan et Brigitte Chataignier
Scénario Adoor Gopalakrishnan, Brigitte Chataignier et Nicolas Buenaventura
Image M.J Radhakhrishnan
Son Jérome Ayasse et Yann Legay
Montage Delphine Dufriche et B. Ajithkumar
Musique Traditionnelle de l'Inde du Sud
Traduction française (sous-titres) Dominique Vitalyos
Produit par La Vie est Belle films associés Céline Maugis et Christophe Delsaux
Avec la participation du Centre National de la Cinématographie,
du Centre Images, de la Ville de Rennes, de la PROCIREP et de l'ANGOA/AGICOA
Crédits photos Kottakal Razak

Avec :
Les maîtres de Mohini Attam Kalamandalam Satyabhama, Sreedevi Rajan, Kalamandalam Kshemavathy, Kalamandalam Leelamma.

Keerthy Priya (La Jeune fille)

Les danseuses Kalarathna Smitha Rajan, Dr Neena Prasad, Pallavi Krishnan, Sangueeta Gopi, Anitha Potti, Krishna Prya ...

France / Inde - 2007 - 1 h 15 - 35 mm - VOSTF - Couleur - 1.85 - DTS Stéreo
Visa N° 113 327

la Danse de l'enchanteresse

agenceC3 **05 61 16 06 51** Textes écrits par Brigitte Chataignier et Brigitte Prost

www.filmsduparadoxe.com

Site de Adoor Gopalakrishnan : http://www.adoorgopalakrishnan.in
Site de Brigitte Chataignier : http://www.compagnieprana.com